

tres de profondeur qui se trouvent sous leur radeau de glace.

Parfois, le glaçon qui se trouve sous vos pieds est trop petit pour vous porter: il ne vous reste qu'à sauter prestement sur un autre, plus grand, si vous ne voulez pas enfoncer. Parfois aussi, en marchant trop près du bord, vous pouvez briser la glace sous vos pieds, et alors... vous faites un plongeon. Ce fut ce qui arriva à l'un de nos hommes, qui prit un bain complet des pieds à la tête. J'en pris aussi un petit, qui me fit un peu peur, sans me faire de mal.

Cette glace flottante ne disparut qu'au mois d'août; alors, les baleines blanches nous arrivèrent avec les poissons. Aussitôt après, on vit les Esquimaux mettre leurs rets à l'eau.

Je ne voulus pas rester en retard, et je plaçai les deux rets que j'ai faits dernièrement, dans la petite baie devant la maison. Une de mes grandes distractions est d'aller visiter ces rets à la marée basse. Je trouve ainsi, tous les jours, quelques poissons pour nos repas.

La mer est ce qui donne le plus de vie à la place. Quand il fait beau, on voit des Esquimaux faire la chasse aux phoques, en canot et en bateau. Parfois, on aperçoit une voile dans le lointain: ce sont des Esquimaux qui viennent traiter leurs fourrures sur des bateaux que leur ont donnés, jadis, les baleiniers américains. Que de fois, du haut des rochers qui bordent nos côtes, je suis resté en contemplation devant les vagues qui viennent se briser à 20 pas de notre porte!

Rien n'est grandiose comme ce spectacle. La mer, dans ce pays, est rarement calme: le plus souvent elle gronde et mugit comme un fauve blessé... et toujours elle va et vient sans trêve ni repos. Toutes les 12 heures, le flux remporte une victoire sur le reflux, et 2 fois par jour il est, à son tour, vaincu par lui.

En regardant les flots, souvent ma pensée s'envole vers la Bretagne, qui se trouve de l'autre côté de ce grand ruisseau de près de 9,000 kilomètres de large. C'est dommage que je ne puisse l'enjamber, autrement j'irais de temps en temps vous embrasser.—A. Leblanc, O. M. I.

LOURDES

Un libre-penseur, témoin d'une guérison opérée par N.-D. Lourdes, la raconte en ces termes: :

"J'ai quitté Poitiers le lundi 19 août, à quatre heures trente-deux du soir, en même temps que les pèlerins. J'avais pris place dans un compartiment, seul.

En arrivant à Angoulême, le train s'arrête, et la porte de mon compartiment s'ouvre bientôt. Un spectacle lamentable s'offre alors à ma vue. Un homme, qui a plutôt l'air d'un mort, est couché sur un brancard porté par trois personnes. Contrairement à l'habitude, le brancard est introduit dans le compartiment avec le malade, auquel on évite le moindre dérangement. Les trois personnes s'installent à côté de lui et le veillent.

Mais, bientôt, me trouvant indisposé par l'odeur désagréable de phénol et d'iodoforme qui se dégage du corps du malheureux, je prends le parti de changer de compartiment et vais m'installer dans celui d'à côté, où je rencontre M. Boutin, négociant à Neuville. Toutefois, nous ne perdons pas de vue le malade; de temps en temps, par la vitre du milieu, nous l'observons attentivement et nous remarquons qu'avant le départ du train son corps demeure inerte, comme mort, puis, un

quart d'heure environ après le départ, le malheureux, par suite sans doute du cahotement du train, se réveille; il paraît ne pas être trop incommodé par le voyage.

Aucun incident jusqu'à Lourdes, où nous arrivons à sept heures du matin. Là, je perds le malade de vue et je me sépare de M. Boutin.

A quatre heures du soir, je vais assister à la procession du Saint Sacrement, qui a lieu devant l'église. L'affluence est considérable, le spectacle imposant est vraiment beau. Les malades, très nombreux, sont rangés en cercle et dans une attitude suppliante, les yeux tournés vers le Saint Sacrement.

Tout à coup, à quinze mètres seulement de moi, j'aperçois le malade que j'avais rencontré à Angoulême la veille et avec lequel je vins à Lourdes dans les conditions que je vous ai indiquées à l'instant. Je l'observe de nouveau; il est toujours couché sur son brancard; j'apprends par un pèlerin que le matin, après une immersion dans la piscine, il aurait ressenti un mieux léger.

L'heure de la présentation du Saint Sacrement a sonné. Cette heure est solennelle; en effet, le prêtre qui officie va présenter tour à tour devant chaque malade le Saint Sacrement, et c'est le moment où les miracles doivent, paraît-il, s'opérer. L'attitude des malades devient plus suppliante encore.

Le Saint Sacrement est donc présenté devant chaque malade; j'observe mon compagnon d'Angoulême, et j'attends son tour. Tout à coup, au moment même où le prêtre dirige le Saint Sacrement vers lui, le malheureux, jusqu'alors immobile comme un mort, se dresse tout debout et s'écrie: Je suis guéri! L'impression de tous est immense. Puis il se recouche sur son brancard, parce qu'il n'est pas habillé. On le transporte aussitôt au bureau des constatations."

Employé des postes, dit le docteur Boissarie, Gargam faisait le service ambulancier entre Paris et Bordeaux. Dans l'accident de Livernant, près Montmoreau, le wagon où il était fut absolument télescopé; les quatre employés qui s'y trouvaient furent gravement blessés, et Gargam, projeté à dix-huit mètres de la voie, resta couché dans la neige plusieurs heures.

Il avait perdu tout sentiment, et ne retrouva sa connaissance qu'en arrivant, à huit heures du matin, à l'hôpital d'Angoulême, qu'il n'avait pas quitté depuis, c'est-à-dire, depuis dix-huit mois.

Pendant les premiers jours, il fut impossible de faire prendre aucune nourriture à ce malheureux. Il était couvert de contusions; on ne pouvait ni le toucher ni le remuer, et les trois médecins délégués par la Compagnie d'Orléans furent très embarrassés pour préciser la nature de ses lésions. Il a été vu par les docteurs Chédevigne, de Poitiers, Fournier et Bessette, d'Angoulême, et enfin par le médecin de l'hôpital, le docteur Decressac. Plusieurs opinions ont été émises: les uns ont cru à une paralysie par compression de la moelle; on avait même proposé de soulever les parcelles d'os qui pouvaient la comprimer;—les autres ont cru que le choc nerveux devait être seul mis en cause; enfin, le médecin de l'hôpital a cru à une maladie de la moelle, à marche progressive, qui devait finir par amener la mort du malade.

Gargam était absolument paralysé des deux membres inférieurs; il ne pouvait avaler; il fallait le nourrir au moyen d'une sonde que l'on introduisait chaque jour, à plusieurs reprises, dans l'estomac. On ne pouvait le déplacer; tout mouvement provoquait des souff-